

Les Etrennes du Père Zidore

“ Je l'avais connu le long des quais, le vieux Zidore, devant les étalages des bouquinistes. Humble employé d'un ministère, il déjeunait d'un croissant et dînait d'une flûte : mais il achetait des livres, des livres rares, s'il vous plaît. Pour pas cher, par exemple ! Et sa collection était admirable. Un jour, il voulut me la montrer. Nous devînmes grands amis. Il y a de cela vingt ans. Il en avait alors plus de soixante. Dix ans plus tard, il cessa ses visites aux bouquins des îles. Rhumatisant, cathareux, perclus, il garda la chambre, vécut entouré de ses chers livres, ayant aucune autre société. Une femme de ménage lui apportait chaque matin la flûte et le croissant. Il la voyait avec impatience, s'irritait lorsqu'elle époussettait les piles de livres qui chancelaient autour de lui, et la renvoyait au plus tôt. Il n'aimait recevoir personne. Les livres lui suffisaient. Une fois par an, le 31 décembre ou le 1er janvier, il tolérait ma visite ; il finit même par la désirer, déclarant qu'elle lui manquerait si je venais à l'oublier. Et je ne l'oubliai jamais. Cette année au premier janvier, je trouvai mon malade singulièrement baissé, comme on dit. Déjà, l'année précédente, il se traînait avec peine d'un angle à l'autre de son étroite chambre, ne quittant son point d'appui d'une main, que lorsqu'il sentait l'autre assurée. “ Eh bien, père Zidore, je viens vous souhaiter bonne année nouvelle ! — Oh ! c'est vous, mon enfant ? Heu ! Heu ! l'année nouvelle ne sera pas pour moi. — Allons donc, père Zidore, d'où vous viennent ces idées ? — Ce ne sont pas des idées : ce sont des choses qu'on sent comme ça ! Voyez-vous quand les vieux ruminent tout le jour les souvenirs de leur enfance, c'est qu'ils finissent. Et je vais sur ma fin. C'est, pardine, trop naturel ! il retomba lourdement dans son fauteuil, qu'il avait quitté pour me faire honneur, et me montra une chaise près de lui. Je gardais le silence, n'osant l'interroger, craignant d'inquiéter le brave homme, n'ayant pas pour habitude d'ailleurs de pousser aux confidences. Les gens disent ce qu'ils veulent dire. Si on les aime, c'est une raison de plus pour respecter leur liberté. Il me regarda, me comprit, et sourit. — Il y a soixante-quinze ans, commença-t-il, ma mère travaillait pour vivre. Elle cousait, gagnant à grand peine notre vie. Mon père, sous-lieutenant dans les armées du grand empereur, était mort à l'ennemi. J'avais sept ans, je fis une grave maladie. Ma mère me crut perdu. Le médecin aussi. La crise passa mais je demeurai si faible, qu'on continua à me croire mourant. Que lui donner, demandait ma mère. — Tout ce qui lui fera plaisir, dit le médecin. Ma mère avait cru parler de ma nourriture. Je me fis fort de sa question et de la réponse du docteur, pour exiger un joujou. Trop pauvre, ma mère, au jour de l'an me donnait des “ etrennes utiles ” : des bas, des souliers ou une paire de manches de justine. Je demandai cette fois un pantin à musique !

Ma mère travailla nuit et jour, je la voyais, de mon petit lit, mettre en hâte points sur points. Je voyais sauter sous ses doigts une agile étincelle qui était l'aiguille et qui m'amusait ! Les enfants sont égoïstes. Ils ne savent pas ce que coûtent à leur mère chacune de leurs joies. Après cela, ajouta le père Zidore en matière de réflexion, les hommes eux-mêmes jouissent bien chaque jour de toutes les merveilles de l'industrie, de la science, sans songer aux souffrances, aux morts qu'elles coûtent. C'est comme ça.”

Le père Zidore eut une quinte de toux qui l'interrompit longtemps. Il reprit :

“ Les robes de belles dames qu cousait ma mère me donnaient seulement une plus grande envie d'avoir mon pantin. Il serait habillé du satin... blanc et rose..., avec des dentelles pour colletterie..., un joli bouton rouge pour le prendre, et en le faisant tourner au bout de ce bâton, on entendrait chanter la musiquette qui serait dedans.

“ Alors je jatais des mains de plaisir. Les yeux de ma mère se tournaient vers moi ; et plus vite, plus vite, la petite aiguille sautait, plongeait dans la soie des belles robes, y disparaissait pour sortir un peu plus loin, tirant son fil de soie après elle, et toujours recommençait, en jetant sous les doigts de ma mère une petite étincelle qui me semblait de la gaieté. Et ma mère pleurait.

“ Enfin, je l'eux, mon pantin à musique ! C'était mes premières etrennes... Et je n'en ai jamais eu d'autres

“ Ma mère me l'apporta pour le premier janvier. J'étais couché, enveloppé de couvertures, sur un fauteuil que nous avions, le même où me voilà encore. Dès le palier, ma mère se mit à faire tourner le pantin au bout de sa hampe, et j'entendis, comme dans un rêve, la musiquette métallique de ce pantin tant désiré. Il avait deux airs : une valse lente, et puis un air gai, très vif, qui alternaient.

“ Vous savez comment se produisent ces sons ? La hampe du pantin est fixée dans l'axe d'une roue qui met en mouvement un rouleau de cuivre criblé, hérissé de petites pointes d'acier. Chacune de ces

pointes, à mesure que le rouleau tourne, soulève une dent d'une sorte de peigne du métal qui est un clavier. La vibration de chaque dent donne une note.

“ Et cela fait une musiquette grêbe, grêle, même, aigrette, qui a toujours, même dans les airs mélancoliques, quelque chose de brusque et de sautillant.

“ Ma mère entra, faisant toujours tourner le pantin. Je tendis les bras, soulevé par l'extase et, tout le jour et la nuit, il me répéta, mon pantin rose, des deux éternelles chansons, la triste et la gaie, passant de l'une à l'autre sans trop de difficulté, après un petit silence pourtant, durant lequel on étendait dans sa poitrine rebondir un bruit de mécanique qui se prépare à bien s'appliquer : cric ! crac brum ! “ Il toussé, maman ! Il se mouche ! criais-je, comme monsieur le curé avant le sermon ! ”

Et le père Zidore toussait aussi, mais longtemps, longtemps ! La quinte violemment servait le fragile corps du vieillard. Puis il se remettait à conter avec lenteur quoique avec abondance, revoyant comme dans un rêve de fièvre toutes les choses dont il parlait.

“ Je couchais avec mon pantin, et mon pantin mangeait avec moi. Il avait l'air d'un œuf d'autruche qu'on aurait habillé ; son justaucorps dentelé était mi-partie blanc et rose. Son bonnet de folie, de même. La colletterie était de dentelle. Il avait des pendants d'oreilles et des cheveux blancs, frisés, et une petite figure souriante, rose et blanche comme un dissous de boîte de xxxxxx.

“ Quand il tournait, le bas de sa robe dentelé s'élargissait autour de lui comme une jupe de danseuse, et il avait l'air de pencher la tête en souriant de bonheur...

“ Je guérissais lentement, et le pantin bien soigné, couchait maintenant dans une boîte, sur les débris de soie et de velours que rejetait ma mère en cousant les robes des belles dames.

“ Il charma les heures de ma convalescence. Puis, ma mère l'enferma dans son armoire, avec ses pauvres objets précieux, avec la chaîne et la montée d'argent de mon père, et le collier de chaînet d'or qui lui venaient de sa mère à elle.

“ Il était si beau, mon pantin ! Il fallait le conserver ! Il avait coûté si cher. Et puis, je l'aimais tant ! Le voir un joment devint une récompense pour laquelle je savais tant souffrir. Pour l'entendre, le soir, en m'endormant, je savais être sage tout un jour, féliciter ma fable sans faute et réciter aussi, d'un air capable, toute ma table de Pythagore.

“ Ma mère mourut. J'avais vingt ans. Je gagnai ma vie comme un copiste chez un notaire. Je'ai laissé religieusement le pantin chéri dormir dans l'armoire à linge, avec la chaînette d'or et la montre d'argent.

Je me maria. J'eus un fils... car j'eux un fils, mon enfant !... dit le père Zidore en me regardant d'un œil qui devenait trouble.

“ Il dormait mon fils, dans le berceau où j'avais dormi sous le regard de ma mère. Il y resta peu de temps, il mourut à l'âge des anges ; et sa mère, peu de temps après, mourut aussi.

“ Le soir, dans notre bon temps en rentrant du travail, je retrouvais ma femme, la petite mère, qui, elle aussi, causait, causait, pour nous aider à vivre. Et je pensais le pantin rose ; je l'élevais au-dessus du berceau. Mon enfant tendait les bras et riait, riait, et mettait aussi ses petites jambes en l'air, s'agitant comme s'il eût voulu s'enroler pour saisir le pantin rose dont la jupe flottait, bouffante... et dont la petite âme chantait, gaie ou triste tour à tour : cric ! crac ! brum ! brum ! “ Il toussé petit, l'entends-tu ? il se “ mouche ” ! comme M. le curé quand “ il va prêcher ! ”

“ La jeune mère riait aux éclats... Et j'enfermais le pantin bien soigneusement lorsque le petit, fatigué de le désirer, s'endormait enfin, rêvant d'un pays où les petits enfants font tourner eux-mêmes les pantins roses... sans les casser !

“ Brum ! Brum ! Cric ! Crac !

Le père Zidore cessa de parler. Son regard nageait dans une vague indéfinie.

Il se leva, appuyé des deux mains aux piles de livres chancelantes, fit quelques pas de l'une à l'autre, ouvrit une armoire...

“ Le voilà ! ” dit-il.

Et, lourdement, élevant le pantin rose dans sa main droite, il me le montra. Il était rose et blanc, fraîche, toute fraîche, sa jupe dentelée comme si elle sortait de chez le faiseur ; fraîche comme une rose du printemps, la jupe du pantin, malgré ses soixante-quinze ans bien sonnés. Eh ! Eh ! Cric ! Crac ! Brum ! Il se mit à tourner comme un fou, penchant sa petite tête qui souriait de bonheur avec des joues roses, rouges, des joues d'enfant à l'âge des anges et de petits cheveux blancs tout frisés qui vibraient au vent de la danse !